

*Un pays dénudé : Le rôle du manque d'identité dans le colonialisme français de l'Île
Maurice*

A Thesis

Presented to

The Faculty of the Department of Romance Languages

The Colorado College

In Partial Fulfillment of the Requirements for the Degree

Bachelor of Arts

By

Emma Jane Barnosky

December 2013

Thesis Advisor: Michael O'Riley

Résumé :

L'œuvre *Voyage à L'Île de France* de Jacques-Henri Bernardin de Saint Pierre est clairement un exemple d'une voix européenne pendant la période coloniale. La France, et l'Europe en général, est montrée comme une utopie, contrastée avec les descriptions qui démontrent l'Île Maurice comme naïve et immature. Cependant, les comparaisons faites n'appartiennent pas à l'Orientalisme dans le sens traditionnel. Plutôt, cet ouvrage suggère un Orientalisme qui vient d'insécurité et d'une identité faible au lieu du pouvoir, ouvrant la discussion de l'Orientalisme aux autres interprétations.

I. Introduction

« Knowledge of subject races is what makes their management easy and profitable » (Said, 36). C'est irréfutable que l'Europe était la région la plus puissante dans le monde pendant le 18^{ème} siècle. Avec cette puissance venait un savoir du monde qui divisait le monde était divisé en deux parties : l'Est et l'Ouest. Le savoir, directement influencé par la puissance de l'Europe, définissait l'Est comme une terre qui *devrait* être colonisé, et donc était directement lié avec le discours d'Orientalisme.

Edward Said définit l'Orientalisme comme « an idea that has a history and a tradition of thought, imagery, and vocabulary that have given it reality and presence in and for the West » (5). Autrement dit, l'Occident peut *comprendre* l'Orient grâce à un groupe d'images, vocabulaire, et pensées créés par l'Occident pour deux raisons importants. La première est la plus simple : ces représentations étaient créés pour décrire l'Orient ; quelque chose nouvelle et différente. Cependant, il y a un objectif plus égocentrique de ces représentations : un cherche d'identité de la part des Occidentaux.

Les représentations ne succèdent pas à définir ce que l'Orient *est*, sinon de définir ce que l'Occident *n'est pas*. L'Orient existe pour que l'Ouest puisse se définir. Comme résultat: « the two geographical entities support and to an extent reflect each other » (Said, 5). Ainsi, l'Orient est tous ce que l'Occident n'est pas et vice versa. Où l'Occident fonctionne avec rigidité, l'Orient est sauvage. Où l'Occident est plein d'individus, l'Orient n'est qu'un peuple. Où l'Occident manque d'inspiration et culture, l'Orient en est plein.

Inhérent à cette dichotomie est la puissance des Occidentaux. « The Oriental is irrational, depraved (fallen), childlike, 'different;' Thus the European is rational, virtuous, mature, 'normal' » (Said, 40). Quelqu'un qui est rationnel, vertueux, mature est toujours plus puissant que quelqu'un irrationnel, dépravé, puéril. Cette puissance et maturité viennent d'une image plus « complète » du monde. Ainsi, la puissance ne donne pas aux plus matures (en ce cas, les Occidentaux) le *privilège* de coloniser, sinon le *responsabilité*: « There are Westerners, and there are Orientals. The former dominate, the latter *must be* dominated, which usually means having their land occupied, their internal affairs rigidly controlled, their blood and treasure put at the disposal of one or another Western power » (Said, 36, mes soulignements). La perception de l'Orient comme inférieur donne à l'Occident une justification pour la colonisation: l'Occident peut se voir comme une mère qui existe pour aider son enfant (l'Orient) à grandir. Tout d'un coup, la colonisation devient noble—on aide un pays où une région moins chanceux. N'est il pas le *devoir* des adultes (les Occidentaux) de faire croître les enfants (les Orientaux)?

C'est exactement cette mentalité de pouvoir que les anglais montrent pendant le 18^{ème} siècle. Lisa Lowe donne un exemple dans son œuvre *Critical Terrains: French and British Orientalisms*:

The English travel accounts that accompanied the deepening of Anglo-Turkish diplomatic and commercial ties in this period form an integral part of the discourse about the colonies that depicted foreign and colonial cultures as possessing exceedingly different—and, by implication, less civilized—customs, religions, and practices from those of European Society (37).

Comme on voit, les anglais avaient une présence assez forte dans le monde oriental pendant le 18^{ème} siècle. Par conséquent, leurs représentations étaient basées sur les observations réelles des anglais à l'Orient. Les anglais avaient toujours un point de référence européen, et, plus spécifique, un point de référence anglais. Ce point de référence donnait un sentiment de pouvoir aux anglais (montré par leurs œuvres) : l'Orient est différent, et tout ce qui est différent est pire, sauvage, et moins civilisé.

Le thème de pouvoir anglais est un thème qui existe même quand les représentations ne sont pas forcément « Orientalistes ». Lisa Lowe utilise l'exemple de Lady Mary Wortley Montagu pour montrer que l'Orientalisme « consists of an uneven matrix of Orientalist situations across cultural and historical sites. Each is internally complex and unstable » (4). C'est absolument vrai que la représentation de Montagu lance un défi sur les représentations orientalistes précédentes (Lowe, 31). Ces lettres montrent un langage paradoxal, où la Turquie est représentée comme « autre »: le pays est exotique, orné, et mystérieux, mais, en même temps, Montagu se rapporte avec les turques dans une manière qui challenge les représentations des autres anglais. Par exemple, elle trouve des similarités entre les femmes turques et les femmes européennes.

En plus, elle parle beaucoup des classes sociales en Turquie, se rapportant encore avec la haute classe des turques. Lowe explique que ces deux défis de l’Orientalisme en référence aux autres discours du siècle—le féminisme et le discours des classes sociales. Cependant, même ces représentations anglaises, qui lancent un défi sur les normes, ont quelque chose en commun avec leurs prédécesseurs : le pouvoir. Montagu, la femme anglaise, a toujours le pouvoir. Ses observations et comparaisons entre les femmes européennes et les femmes turques lui donnent « a powerful intervention in the male discourse of orientalism » (Lowe, 48). Dans ce cas, une femme a le pouvoir, qu’elle utilise contre les hommes. Cependant, c’est important de noter que Montagu a l’opportunité d’être puissante parce qu’elle est *anglaise* ; son argument serait beaucoup moins fort si elle était une femme turque.

Sa place dans la haute société est un autre exemple de son pouvoir—elle ne se rapporte pas aux esclaves turques, sinon aux nobles. Ainsi, on voit que Montagu, comme le reste des anglais à l’Orient, *sait* qu’elle est toujours puissante. Autrement dit, elle est toujours le colonisateur, et, comme elle montre avec son écriture paradoxale, elle est confortable avec et sûre de cette identité.

Au premier regard, on penserait que les descriptions et les contradictions dans l’œuvre *Voyage à L’Île de France* de Jacques-Henri Bernardin de Saint Pierre suivent ce modèle de pouvoir associé avec le colonialisme, car elles font une image utopienne de l’Europe, et, en particulier, de la France. Bernardin de Saint Pierre parle beaucoup de la beauté et perfection de la France, une image qui est contrastée avec les descriptions violentes et négatives de l’île. À cause de ce contraste, c’est facile à dire immédiatement que cet œuvre soutient l’idée que le colonialisme français à l’Île Maurice était un autre

résultat du pouvoir occidental. Cependant, ceci n'est pas du tout le cas. Par contre, les descriptions et comparaisons montrent que l'identité Française est *faible*. Bernardin de Saint Pierre utilise un point de référence Français pour faire des comparaisons dans sa représentation de l'île. Ce point de référence donne une attitude intéressante à ses descriptions, car la plupart de la population et de la flore à l'île Maurice était apportée par les Européens (et donc a des origines Européennes). Toutes ces comparaisons appartiennent du thème du *manque* Français. On note dans les descriptions que presque toutes les bonnes qualités Européennes disparaissent à l'île : les plantes à manger donnent moins de fruits, les fleurs sont moins belles, et les personnes deviennent moins civilisées. Autrement dit, quand la France vient à l'île, elle n'est plus ce qu'elle était. Son identité ne peut pas résister le changement des lieux, alors la France n'a pas d'identité stable.

L'identité instable de la France est liée à un autre aspect de l'Orientalisme implicite dans le argument de Said. D'un coté, comme on a déjà vu, l'Orient est peuplé de sauvages ; il *nécessite* l'aide des pays occidentaux pour devenir plus civilisé. De l'autre coté, pourtant, l'Orient est plein de nouvelles cultures qui attirent et excitent l'Occident : « The Orient at large [...] vacillates between the West's contempt for what is familiar and its shivers of delight in—or fear of—novelty » (Said, 59). La culture européenne est trop familière et alors ennuyante. Cet ennui se manifeste comme un manque perçu de culture européenne. Les cultures et customs orientaux, par contre, sont nouveaux, mystérieux, et ainsi attirants, car elles représentent ce que l'Occident n'a pas. La crise d'identité dont on vient de parler est en partie causée par le manque perçu de culture occidentale.

Lowe souligne l'importance distinguer entre les identité occidentales : « my intervention resists totalizing orientalism as a monolithic developmental discourse that uniformly constructs the Orient as the Other as the Occident » (5). Elle explique que la vue et la représentation des colonisés (et ainsi de l'Orient) reflète les sentiments et les problèmes du siècle dans le pays maternel. Ainsi, le manque perçu dont on vient de parler et les autres raisons derrière le colonialisme dépend du pays. On a déjà vu que l'Angleterre avait une identité très forte et puissante, enracinée dans sa présence forte dans l'Orient. Par conséquence, cette puissance est devenue partie du point de référence anglais : les anglais voyaient le monde d'un position de pouvoir. Le point de référence français, par contre, ne contenait pas cet aspect de pouvoir, même si la France le voulait. Plutôt, le point de référence français montré par Bernardin de Saint Pierre révèle une identité faible, et plus que ça, une insécurité en générale.

L'insécurité française venait du fait que la France n'avaient pas vraiment une présence dans l'Orient pendant au début du 18^{ème} siècle. Ce fait est aussi montré par Lisa Lowe, dans sa discussion des représentations français. Pour soutenir sa thèse, elle utilise l'œuvre *Lettres Persanes*, une représentation orientale française par Montesquieu. L'œuvre est écrit du point de vue d'un persan en France, alors Montesquieu essaye littéralement de définir la France en montrant « an Orient overly fictionalized to elucidate the Occident they portray » (Lowe, 55). Cet œuvre montre un monde oriental beaucoup plus *imaginé* que la représentation anglaise dont on vient de parler. La perception française de l'Orient est beaucoup plus infantile, qui existe à cause du manque d'expérience avec le vrai Orient. La représentation française montre une « fascination with difference based on a preoccupation with defining sameness, an anxiety about the

consistency and the cohesion of French identity in an age of rapidly mounting colonial ambitions » (Lowe, 57). À cause du fait que la représentation des orientaux est complètement fautive et imaginaire (et ainsi un exemple de l'inexpérience française), la France ne peut même pas se définir à travers des qualités qu'elle n'a pas.

Quelques uns diraient que la présence française en Afrique est un exemple des Français au monde Oriental. Pourtant, comme Christopher Miller montre dans son œuvre *Blank Darkness*, même l'Afrique ne faisait partie ni de l'Orient, ni de l'Orientalisme, mais à un autre discours qu'il nomme « le Discours Africaniste » et qui « consists of a series of repeated rhetorical moves, remarkably similar through the ages, which set it apart from Orientalism » (14). Immédiatement, on est présenté avec un problème : si l'Orient est l'opposé de l'Occident et l'Afrique ne fait partie ni de l'Orient ni de l'Occident, comment est-ce qu'on peut définir et vraiment comprendre l'Afrique ? Miller dirait que c'est impossible : « The two interlocking profiles of Europe and the Orient leave no room for a third element, endowed with a positive shape of its own » (16). Miller utilise l'analogie d'une feuille de papier : cette feuille n'a que deux côtés, donc après que les deux côtés sont remplis, tout ce qu'on ajoute doit appartenir à un côté ou l'autre ou il ne peut pas exister sur la feuille. Ainsi, la France/l'Occident ne peut pas vraiment comprendre l'Afrique ; l'Afrique n'a pas une identité concrète dans l'esprit européen. On vient de voir que la définition concrète de l'Orient (faible, sans civilisation, etc.) est ce qui permettait l'Occident de le conquérir. Donc, sans une compréhension complète d'un peuple, on arrive à une dominance assez faible.

On peut maintenant revenir à l'argument de Lisa Lowe, qui explique que pour la France, l'Orient du 18^{ème} siècle « is marked as a fictional site » (52). Ce n'est pas difficile

de voir les insécurités de la part des Français dans une époque où le numéro de colonies et la présence dans le monde oriental en général étaient directement liés avec la puissance d'un pays. En plus, le manque de colonies crée une énigme d'identité pour les français. Comme on a déjà dit, l'Orientalisme est une façon de se définir en disant ce qu'on n'est pas. Cependant, sans une présence forte, la France ne peut même pas définir son opposé. Ainsi, « the Orient became the French sign of desire for the unconquered, uninfluenced territories in the context of a race for colonies among European continental nations » (Lowe, 53).

II. Histoire de l'Île Maurice

On peut voir alors pourquoi l'Île Maurice était si important pour la France. Françoise Lionnet explique que l'île, qui est située à l'entrée de l'océan indien, « played a major strategic role in the colonial competition between these expanding European colonies » (724). Cette idée est montrée par l'histoire complexe de l'île. Hors de la route tenue par les premiers navigateurs, l'île Maurice était découverte en 1507 par les portugais. Les portugais n'y ont jamais formé un établissement, mais ils y ont laissé des animaux comme les poules, les cochons, les cerfs, et les chèvres pour que les vaisseaux de leur nation puissent manger et se reposer un peu sur l'île (Baron d'Unuenville, 541). Comme le voyage de l'Inde en Europe (ou vice-versa) est assez longue et dangereux, la possession de cette île donnait aux portugais un avantage assez fort—ils avaient un lieu près de l'Orient où ils pouvait rester, manger, et aussi duquel ils pouvait partir et arriver très rapidement aux Indes.

En 1580 toutes les colonies orientales portugaises passaient sous la domination espagnole. Les espagnoles aussi négligeaient l'île et n'ont jamais fait point

d'établissement, alors c'était assez facile pour les hollandais de prendre l'île en 1598, seulement 18 ans après. On peut déjà voir l'importance de cette petite île : dans ses premières 100 ans, l'île était prise par 3 pays différents.

L'île était abandonnée par les hollandais au début du 18^{ème} siècle. Comme on vient de dire, la France n'avait pas beaucoup de colonies orientales pendant ce période. L'abandonnement de l'île Maurice donnait aux Français l'opportunité parfaite d'établir une présence facilement dans l'Orient, et l'île déserte était prise par la France en 1715. L'insécurité de la France était montrée quand, 6 ans après, un autre capitaine français l'a prise encore. Cette double-prise montre une insécurité et le désir de gagner la reconnaissance des autres pays européens.

En plus, le nom de l'île était changé à de « L'Île Maurice » à « L'île de France », un nom qui porte deux significances. La première est la plus simple : le changement de nom montre un changement de pouvoir, et l'utilisation de la France dans le nom fait un sorte d'hommage au pays maternelle. En plus, ce nom souligne que les français n'avaient pas à cette époque une compréhension du monde hors de la France, et alors le nom soutient le point de référence français. Autrement dit, les français ne pouvaient pas définir le monde extérieur ; tout devrait exister en référence à la France.

Le nom « Île de France » donne aussi une image de possession. Imaginez la question : « de qui appartient cette île ? » Si l'île appartient au roi, on va répondre « c'est l'île du roi. ». On peut demander la même question avec n'importe de quel objet ; la forme de la réponse (c'est le [objet] *de France*) ne change jamais ; la phrase montrait toujours la possession. Alors, « Île-de-France » comme nom évoque un sentiment de possession française qui ne peut pas être ignoré, et est une demande française d'être

reconnue dans le monde colonial. Autrement dit, le nom flagrante « Île de France » démontre encore l'insécurité française.

Cependant, comme on verra avec l'œuvre de Bernardin de Saint Pierre, la France n'était pas préparée pour coloniser cette île. Comme Miller a montré, on ne peut pas vraiment coloniser ce qu'on ne comprend pas. Les descriptions de Bernardin de Saint Pierre, qui observe l'île du point de vue d'un Français et ainsi d'un colonisateur, suggèrent que la France ne se comprend pas en relation avec le monde en entière. Partant, la France utopienne qu'il décrit ne peut pas subsister hors de l'espace physique de la France. Toutes les descriptions et les comparaisons appartiennent au thème de manque français et finissent en démontrant l'insécurité française.

III. Analyse de *Voyage à L'Île de France*

Comme on vient de dire, l'Île Maurice était une colonie « Orientale » très importante pour les Français. Quand Bernardin de Saint Pierre y est arrivé en 1768, il voulait vraiment décrire l'île d'une manière assez impartiale. Comme résultat de ce désir, *Voyage à L'Île de France* se lit au premier regard comme une description scientifique de l'île. Cependant, quand on examine le langage et les choix de comparions, on voit que l'œuvre n'est pas du tout impartial. En vérité, comme on a dit, Bernardin de Saint Pierre parle à travers d'un point de référence Européen. Sa voix est la voix d'un colonisateur ; il *ne peut pas* être impartial. En plus, ses descriptions de la terre, des plantes, et du peuple à l'île Maurice suggèrent un manque européen. L'île, plein de plantes, animaux, et personnes européens devient pour Bernardin de Saint Pierre une petite Europe, car il ne peut pas comprendre un monde sauf en référence à l'Europe. Le point de vue de l'île comme une petite Europe était plus évident à l'Île Maurice qu'aux autres lieux orientaux,

car il n'y a pas de population indigène mauricienne, et il n'y a pas un « autre » apparent qui rend l'île différente. Cet environnement crée une situation parfaite de montrer les faiblesses françaises, car l'île *n'est* pas le même que la France. Pendant que l'œuvre se déroule, les faiblesses et l'instabilité en générale de l'identité française deviennent de plus en plus apparentes.

Bernardin de Saint-Pierre commence sa description de l'Île Maurice avec la « Lettre 6 : Aspect et géographie de l'Île-de-France. » Immédiatement, on voit les effets du point de vue Européen : il utilise un langage romantique pour décrire le paysage, qu'il montre comme sauvage, complètement inaccessible, et, en fait, assez violente : « les flancs de ces montagnes sont couverts pendant six mois de l'année d'une herbe brûlée, ce qui rend tout ce paysage noir comme une charbonnière » (896). Son usage du mot « noir » montre les attitudes négatives irréfutables : « from Sanskrit and ancient Greek to modern European languages, black [has been] associated with dirt, degradation, and impurity, as if it were the perfect representation of an idea » (Miller, 29). Le noir est aussi l'opposé de la lumière ; il représente ce qu'on ne comprend pas.

Sa peur est encore montrée par l'usage du mot « charbonnière ». La charbonnière est souvent associé avec une classe basse ; une class d'ouvriers. Encore, elle est sombre ; elle représente l'inconnu. En plus, c'est impossible de se tenir en contact avec la charbonnière sans accumuler une poudre fine et noire sur les mains ou les vêtements. Donc, l'utilisation de ce mot implique une peur d'être conquis par l'île et d'assumer les qualités noires de ce nouveau lieu.

La charbonnière évoque aussi une image de feu, qui est soutenue par l'utilisation du mot « brûlée ». Ces deux mots ensembles donnent une image d'un paysage fumant

comme l'enfer. Comme un bon chrétien a peur de l'enfer, Bernardin de Saint Pierre a peur du nouveau paysage. En comparant l'île avec enfer, où va une personne qui ne suit pas les lois du gouvernement, de la société, et de la religion, Bernardin de Saint Pierre projette des sentiments de solitude : il est loin de son pays et ainsi il se sent loin des règles qui se protègent. En réalité, ce n'est pas le paysage qui est infernale, sinon *son image de l'île*. Bernardin de Saint Pierre projette ses peurs de l'inconnu sur le paysage. Son point de référence européen rend la terre violente. Non seulement est-elle inaccessible, mais elle est insurmontable.

On voit le même type de description romantique à la page 1703 : « Si je m'enfonce dans les solitudes, j'y trouve une terre raboteuse, tout hérissée des roches, des montagnes portant au-dessus des nuages leurs sommets inaccessibles, et des torrents qui se précipitent dans des abîmes. » Ici, les effets du romantisme et alors le point de référence français sont même plus évidents. Le verbe « s'enfoncer » est un verbe très violent qui donne l'impression au lecteur que les solitudes vont avaler Bernardin de Saint Pierre. En plus, l'usage du mot « solitudes » au lieu de « jungle » ou même « région sauvage » connecte la nature avec un sentiment de solitude, un thème qu'on voit souvent avec le romantisme. La solitude n'est pas une solitude paisible, sinon une solitude profond qui suggère que l'on est tout seul dans le monde. En étant inconnu, le paysage inconnu contribue à cette solitude. Pour cette raison, Bernardin de Saint Pierre ne voit pas une terre accueillante. Il ne voit pas que la terre est belle et naturelle, sinon qu'elle est raboteuse et hérissée des roches. Elle est inaccessible, sauvage, indomptable.

Bernardin de Saint Pierre même utilise le mot « inaccessible » en décrivant les montagnes. On voit revenir aussi la religion : « des montagnes portant au-dessus des

nuages leurs sommets inaccessibles ». Les sommets des montagnes sont les lieux les plus hautes de l'île, et alors les plus proches au Ciel. Cependant, ces sommets sont « inaccessibles ; » personne ne peut arriver au Ciel. En plus, les sommets sont couverts de nuages ; personne ne peut même pas *voir* le Ciel. Ainsi, l'île et le Ciel sont complètement séparés. Il semble que même les êtres du Ciel (i.e. Dieu) ne peuvent pas pénétrer les nuages. Le sentiment de solitude est encore plus fort : il n'a même pas Dieu qui peut le guider.

C'est vrai que, dans un sens, ces descriptions contribuent à l'Orientalisme. La représentation de la terre comme noire, aigue, et impie soutient l'idée que l'île est « autre », et, plus que ça, qu'elle est inférieure à l'Europe. Les images infernales donnent l'impression d'une île qui n'a pas du tout les mêmes (bonnes) qualités et valeurs de l'Europe. Cependant, il faut aller un peu plus loin : toutes ces descriptions sont directement liées au fait que Bernardin de Saint Pierre utilise un point de référence européen, et, plus précisément, un point de vue français. Sa représentation de la terre comme inaccessible, sauvage, et indomptable reflète l'incapacité française de la comprendre et donc de la conquérir.

Le manque de la France est particulièrement évident dans la discussion des plantes. Au début de la Lettre 7, Bernardin de Saint Pierre dit « tout ici diffère de l'Europe, jusqu'à l'herbe du pays » (923). C'est évident que cette phrase appartient au discours Orientaliste : l'île est complètement différente de l'Occident, jusqu'à la *base* du pays. Par conséquent, l'Europe n'est pas aigue, noire, impie, inaccessible etc. Pourtant, sa spécification du mot *herbe* (au lieu de base, sol, terre, cœur, etc.) est extrêmement intéressant, car, comme on a dit, la majorité des herbes qui croissent à l'île étaient

importés de l'Europe. Ceci est un fait dont Bernardin de Saint Pierre est conscient, disant « le gouvernement a fait apporter la plupart des plantes/arbres » (1749). Alors, le choix d'utiliser *l'herbe* montre aussi un point de référence européen. En plus, sa référence aux plantes souligne les différences entre la France et l'île, montrant une identité française faible.

Bernardin de Saint Pierre se fixe sur les plantes à manger de l'Europe. Presque toutes ces plantes sont pires à l'Île Maurice : les petits pois sont coriaces et sans sucre (1805), les artichauts ont des grandes feuilles mais des petits fruits (1810), le concombre est plus petit et vient en moindre quantité (1812), les fraises ont moins de parfum et moins de sucre (1826), etc. Ces plantes représentent la liaison la plus directe entre la terre, dont on vient de parler, et l'Européen. Les plantes, qui ont des origines européennes et qui sont directement enracinées dans la terre, ont perdu leurs bonnes qualités. Mais, encore, ce *manque* du part des plantes européennes n'est pas à cause de l'île, sinon à cause d'un manque français en général. Même si les plantes sont bonnes en Europe (et c'est le cas selon Bernardin de Saint Pierre), leur échec à l'île montre une incapacité française de comprendre la nouvelle terre. On ne choisit pas les cultures qui prospèrent à l'île, sinon on essaie de forcer les plantes qu'on comprend en France à croître. Puis, attendant les résultats comme en France, on est déçu quand les fruits sont mauvais. Encore, une partie de l'identité et culture française ne peut pas résister au changement de pays. La perfection française perçue n'existe pas.

L'échec des plantes occidentales est souligné par le succès des plantes « exotiques ». En particulier, Bernardin de Saint Pierre se fixe sur les bananiers. Il utilise le même point de référence pour décrire ces arbres exotiques, disant : « Au bout d'un an

il sort du sommet une longue grappe toute hérissée de fruits de la forme d'un concombre [...] il y en a de beaucoup d'espèces, les uns de la grosseur d'une prune, d'autres de la longueur du bras » (1946). Son observation que les bananes sont similaires aux concombres et que quelques uns ont le grosseur d'une prune est un résultat direct de ses origines : il est européen, alors il ne peut pas décrire les plantes exotiques sauf en les comparant aux plantes européennes. Cependant, cette vue est limitée, car il ne peut pas observer un nouvel objet sans une comparaison à quelque chose connue.

« Le connu » pour Bernardin de Saint Pierre inclut aussi quelques objets orientales : ceux qui sont bien connus en France. Par exemple, les feuilles de bananier sont comparées au satin (1929) et au soi (1943). Le soi et le satin sont deux toiles exotiques, associés avec la Chine. Ainsi, cette description renforce la liaison entre le bananier et le « vrai Orient ». En plus, les comparaisons à ces toiles donne au bananier des qualités de luxe. Le fait que ce luxe est toujours présent à l'Île Maurice montre que, pour Bernardin de Saint Pierre, ces pays ont gardé leur identité. Cette plante, qui est « Orientale », représente alors le succès des autres pays à l'île Maurice. Ça veut dire que la faille de la France n'est pas la faute de l'île, mais du pays.

En plus, le bananier représente le passage du temps: « les noirs l'aiment beaucoup. On leur donne au jour de l'an pour leurs étrennes, et *ils comptent leurs tristes années par le nombre de fêtes bananes* » (1946, mes soulignements). Le fait que cette plante exotique est vraiment le seul moyen de mesurer les années qui passent pour les esclaves montre la stabilité de la plante : elle sera toujours là, et elle sera toujours délicieuse. La stabilité est quelque chose que les plantes européennes n'ont pas—comme on vient de voir, les plantes européennes sont mal adaptées à l'île et alors sont inférieures

aux autres plantes. Ainsi, la présence orientale est montrée par Bernardin de Saint Pierre comme beaucoup plus stable que celle de la France.

La deuxième plante sur laquelle il se focalise est le cocotier. Encore, le cocotier est une plante typiquement « exotique. » Ainsi, Bernardin de Saint Pierre doit faire des assomptions basées sur les comparaisons pour vraiment comprendre la plante. Cependant, il n'y a pas d'équivalent en France, un fait que rend la définition du cocotier extrêmement difficile :

Quant à ceux qui voient que la nature, en élevant si haut le fruit lourd du cocotier, s'est for écartée de la loi qui fait ramper la citrouille, ils ne font pas attention que le cocotier n'a qu'une petite tête qui donne fort peu d'ombre : on n'a va point, comme sous les chênes, chercher l'ombrage et la fraîcheur. Pourquoi ne pas observer plutôt qu'aux Indes comme en Europe les arbres fruitiers qui donnent des fruits mous sont d'une hauteur médiocre, afin qu'ils puissent tomber a terre sans se briser ; qu'au contraire, ceux qui portent des fruits durs, comme le coco, la châtaigne, le gland, la noix, sont fort élevés, parce que leurs fruits en tombant n'ont rien à risquer ? D'ailleurs les arbres feuillés des Indes donnent, comme en Europe, de l'ombre sans danger. Il y en a qui donnent de très gros fruits, comme le jacq ; mais alors ils les portent attachés au tronc, et à la porté de la main : ainsi la nature, que l'homme accuse d'imprudence, a ménagé à la fois son abri et sa nourriture.
(1969)

Il commence la description en essayant de définir l'opposé du cocotier : la citrouille. Cependant, il a du mal après ça, car il a toujours une conception européenne de l'opposé de la citrouille. Pour lui, les chênes, les noyers, les châtaigniers, etc. occupent ce rôle. Les cocotiers ne sont pas de la même catégorie que les arbres susmentionnés (montré par le fait qu'ils ne donnent pas beaucoup d'ombre et le fait que les cocos sont dangereux), et alors Bernardin de Saint Pierre ne peut pas arriver à les comprendre. Comme résultat de sa confusion, la discussion du cocotier est décousue. Il se pose la question « Pourquoi ne

pas observer [...] n'ont rien à risquer ? » mais son point de référence français le limite et il ne peut pas répondre. Il ne peut pas décrire l'arbre sans le comparer à quelque plante européenne, mais il n'y existe pas un équivalente.

Il essaye aussi de comprendre la plante dans le contexte du commerce :

[Le cocotier] est un des arbres les plus utiles du commerce des Indes ; cependant il ne sert guère qu'à donner de mauvaise huile et de mauvais câbles. [...] notre lin donnera toujours de plus belle toile que sa bourre, nos vins seront toujours préférés à sa liqueur, et nos simples noisettes à sa grosse noix. (1969)

Cependant, il ne peut même pas comprendre leur importance commerciale. Il continue de revenir aux produits français qui sont, selon lui, supérieures. Cependant, ces produits n'ont rien à voir avec le cocotier : « la liqueur » du coco n'est pas du comme le vin, et son usage est ainsi très différent. Bernardin de Saint Pierre ne comprend pas cette idée parce qu'il ne peut pas quitter le point de référence européen, et alors ne peut pas observer le cocotier d'une manière impartiale. Il est présenté avec un énigme : comment est-ce qu'il peut arriver à comprendre cette plante, et, plus loin, comment est-ce qu'il peut le décrire ? Il ne peut pas ; il est trop limité par son point de référence. Avec cet exemple, on voit la faiblesse du point de vue européen. Personne ne peut conquérir ce qu'il ne peut pas décrire, alors les français ne peuvent pas dominer l'Orient.

Finalement, Bernardin de Saint Pierre parle beaucoup du bambou. Dans un sens, cette plante orientale semble représenter un monde civilisé. Dans la lettre 11, il se plaint du fait que les rues faites par les blancs à l'île « ne sont ni pavées ni plantées d'arbres » (905). Le résultat, selon la description de Bernardin de Saint Pierre, est une rue désolée et triste. En plus, le fait que les rues ne sont pas plantées est un autre exemple de l'échec des Européens de se joindre avec la nature à l'île. Cet échec est souligné par le fait que les

autres populations n'ont pas de difficulté. Le bambou est une plante exotique, qui est souvent liée avec l'Orient. À la page 1918, Bernardin de Saint Pierre note quelques avenues qui sont plantées de bambou : « on en fait de belles avenues, que le vent fait murmurer sans cesse. » Au lieu de l'image sèche et vide des rues chez les blancs à l'île, cette description suggère une paix et une beauté associées avec ces avenues. Cette plante orientale n'a pas de problème en se joignant avec les créations de l'homme (i.e. les rues) ; elle est plus forte que les plantes et les arbres Européens.

La puissance des plantes orientales est en outre illustrée par la description des jardins, en particulier les jardins chinois:

Si jamais je travaille pour mon bonheur, je veux faire un jardin comme les chinois. Ils choisissent un terrain sur le bord d'un ruisseau ; ils préfèrent le plus irrégulier, celui où il y a de vieux arbres, de grosses roches, quelques monticules. Ils l'entourent d'une enceinte de rocs bruts, avec leurs cavités et leurs pointes : ces rocs sont posés les uns sur les autres, de manière que les assises ne paraissent point. Il en sort des touffes de scolopendre, des lianes à fleurs bleues et pourpres, des lisières de mousse de toutes les couleurs. Un filet d'eau circule parmi ces végétaux, d'où il s'échappe en gouttes ou en glacis. La vie et la fraîcheur sont répandues sur cet enclos, qui n'est chez nous qu'un muraille aride. (2010)

Il faut absolument commencer par la première phrase : « si jamais je travaille pour mon bonheur ». Même si ce n'est pas dit explicitement, cette phrase suggère un contraste entre la vie européenne et la vie chinoise. L'idée de travailler pour son bonheur est évidemment un rêve pour Bernardin de Saint Pierre, un fait qui est montré par l'usage des mots « si jamais ». Si le concept de travailler pour le bonheur est un rêve, on peut déduire que le travail français est plutôt une façon d'arriver à une fin qu'un processus agréable. La plupart des européens passent une grande partie de leur vie en travaillant. Si

l'europpéen ne peut pas travailler pour son bonheur, ça veut dire que les européens (les colonisateurs inclus) passent la plupart de leurs vies malheureux, cherchant une fin indéterminée. Pour les colonisateurs français, la fin est pouvoir et reconnaissance mondiale. Cependant, la question « combien de pouvoir ? » n'est pas du tout déterminée. La colonisation représente alors un cherche futile et imaginaire.

En plus, le fait que les chinois « préfèrent [la terre] l[a] plus irréguli[ère] » montre qu'ils peuvent et même qu'ils préfèrent travailler avec la terre « raboteuse, » quelque chose qui est vraiment un aspect négative de l'île pour Bernardin de Saint Pierre, un français. En plus, il admet un manque quand il parle des muraille : « La vie et la fraîcheur sont répandues sur cet enclose, qui n'est chez nous qu'un muraille aride. » Cette description montre que les chinois peuvent prendre quelque chose sans vie ou sans intérêt et la transformer en quelque chose belle et pleine de vie. Les français, par contre, ne peuvent pas transformer ce qui n'a pas de vie, et alors ne peuvent pas conquérir l'île. En plus, l'incapacité d'ajouter une intéresse à quelque chose banale suggère que Bernardin de Saint Pierre sent un manque de culture du part des français. Ce manque est vraiment un détrimment, car c'est le manque de culture qui arrête les français de conquérir la terre raboteuse.

Ce manque de culture est encore montré dans la discussion des Européens à l'île qui n'ont, selon Bernardin de Saint Pierre, « nul gout pour les lettres et les arts » (1561). Comme les autres problèmes qu'on vient de discuter, c'est facile de blâmer l'île pour ce manque de culture. Cependant, Bernardin de Saint Pierre note quelques aspects de culture de toutes les autres nationalités à l'île. Il admire les jardins chinois, les vêtements et les bijoux indiens, et les instruments et la danse africains. Tous les « autres » (les gens

orientaux) ont une culture forte et claire, selon Bernardin de Saint Pierre. Ce n'est pas l'île qui inhibe la culture, mais l'instabilité de l'identité française. Autrement dit, Bernardin de Saint Pierre montre un manque de culture française.

On voit alors un autre problème, car la culture est un aspect très important de la colonisation. Comme Said dit dans son œuvre *Culture and Imperialism*, « empire follows art » (13). Il explique que les coutumes et les traditions sont une façon de dominer. En utilisant la culture, on projette la définition occidentale de l'Orient sur l'Orient, et on change alors comment les colonisés se définissent. Avec la culture, le peuple subordonné pense qu'il *doit* être subordonné, il commence à adopter les stéréotypes et les préconceptions que l'Occident ont. Ainsi, sans une culture explicite et forte, c'est impossible de coloniser un pays. Le manque de culture française à l'Île Maurice anticipe sur un échec de la colonisation française à l'Île Maurice.

Les français à l'Île Maurice ne manquent pas seulement l'aspect artistique de la culture, mais aussi l'aspect « civile ». Autrement dit, le gouvernement et les lois n'ont pas le même pouvoir à l'Île Maurice qu'en France. Bernardin de Saint Pierre semble particulièrement ému par le traitement des esclaves à l'île. Il note qu'il y a une loi appelé «le Code Noir », qui dit qu'on ne peut donner que trente coups à la fois à un noir, que les noirs ne peuvent pas travailler le dimanche, qu'on doit leur donner de la viande chaque semaine, et qu'on doit leur donner une chemise chaque année. Cette loi semble raisonnable, mais, selon Bernardin de Saint Pierre, personne « ne suit point la loi » (1658). Ainsi, la loi ne fonctionne pas ; la société est sans lois, et alors elle n'est pas civilisée. Bernardin de Saint Pierre soutient cette idée avec sa description des blancs du point de vue des esclaves : « quelques fois [les noirs] se désespèrent ; ils s'imaginent que

les blancs les vont manger, qu'ils font du vin rouge avec leur sang, et de la poudre à canon avec leurs os » (1646). Même si cette description n'est pas forcément le point de vue de Bernardin de Saint Pierre, c'est significatif qu'il le mentionne, car c'est une description des blancs qui les compare aux orientaux ; aux sauvages. S'ils sont les mêmes, les français ne peuvent pas être plus civilisés que l'Orient, et leur définition est rendue obsolète.

IV. Conclusion

Les représentations de Bernardin de Saint Pierre de l'Île Maurice montrent une faiblesse et une insécurité française. Bernardin de Saint Pierre est beaucoup influencé par son point de référence français ; il ne peut pas décrire un nouvel objet sans une référence à un équivalent dans son pays maternel. Par conséquent, Bernardin de Saint Pierre a du mal en décrivant les nouveaux objets qui n'ont pas d'équivalent, car il manque le langage nécessaire pour les décrire. Sans une façon de décrire ces objets, il ne peut pas les comprendre ; il est limité par son point de référence.

Même quand Bernardin de Saint Pierre arrive à comprendre quelque chose, toutes ces descriptions appartiennent au thème du manque. Autrement dit, les plantes et les humains « exotiques » sur l'île sont toujours montrés comme meilleurs que les plantes et les humains Français. Ce fait crée un paradoxe : Bernardin de Saint Pierre décrit la France comme une utopie, mais on voit qu'elle n'est pas du tout utopienne à l'île. Ainsi, à l'île, la France est « ultimately [brought] face to face with nothing but itself and the problems its own discourse proposes » (Miller, 5). Même si la France semblait aussi utopienne quand Bernardin de Saint Pierre y était, l'échec de recréer cette utopie à l'Île Maurice montre que la utopie perçue n'est qu'une façon de cacher les problèmes internes

du pays. Ces problèmes, notamment le manque d'une identité forte, sont bien montrés par les descriptions et les comparaisons de Bernardin de Saint Pierre.

En plus des échecs français à l'île, Bernardin de Saint Pierre utilise un ton de jalousie et d'admiration quand il parle des succès orientaux à l'île (comme les jardins chinois). Ce ton est contrasté avec sa confusion quand il décrit les plantes exotiques qu'il ne peut pas comprendre (comme le cocotier). Ainsi, la dualité de l'Orientalisme semble interrompu ; l'Orient n'a pas une définition ou une place claire en référence aux français. Afin que l'Occident crée l'Orient basé sur ce que l'Occident n'est pas, le manque d'une définition claire orientale dans l'esprit français est à la fois une conséquence et une cause du manque d'identité français.

C'est possible que ce manque d'identité ne soit pas limité à la France. On vient de discuter le fait que l'Orientalisme est un exemple du pouvoir occidental. Cependant, *Voyage à l'Île de France* démontre que ceci n'est pas toujours le cas. Ce qu'on voit à travers de l'œuvre de Bernardin de Saint Pierre est une relation peu discutée entre l'Occident et l'Orient qui représente toujours le point de vue occidental. Cette relation suggère que l'Occident doit tâtonner l'Orient avant de se comprendre et avant de comprendre l'Orient. On voit alors qu'il y a, entre certains secteurs de l'Orient et de l'Occident, une relation avec une base beaucoup plus faible que la relation normalement discutée quand on parle de l'Orientalisme. Il faut absolument reconnaître cette autre possibilité, car elle est même soutenue par la définition de l'Orientalisme : l'opération de se définir à travers d'une autre entité suggère non seulement le désir de se définir, mais aussi l'*incapacité* de le faire, qui, à son tour, montre une faiblesse européenne. Ainsi, si l'Orientalisme et le colonialisme peuvent être, (comme montré par cet œuvre), aussi des

résultats d'une insécurité et un manque de contrôle, le discours colonial ne peut pas représenter ni une manière singulière de penser, ni un discours complètement hégémonique. Plutôt, le discours est ouvert aux autres interprétations, qui peuvent être mener à une nouvelle compréhension de l'histoire et donc du monde.

Œuvres Cités :

- Bernardin de Saint Pierre, Jacques-Henri. *Voyage à l'Île de France*. eBooksLib, 30 Septembre 2011. Kindle File.
- Lionnet, Françoise. « 'The Indies' :Baudelaire's Colonial World. » PMLA 123.3 (2008) 723-736. Print.
- Lowe, Lisa. *Critical Terrains : French and British Orientalisms*. Ithaca : Cornell University Press, 1991. Print.
- Miller, Christopher. *Blank Darkness : Africanist Discourse in French*. Chicago : The University of Chicago Press, February, 1986. Print.
- Said, Edward W. *Culture and Imperialism*. New York : Vintage Books, June 1994. Print.
- Said, Edward W. *Orientalism*. New York : Vintage Books, October 1979. Print.